

Bataille, lecteur de Kojève

Laurent BIBARD

ESSEC RESEARCH CENTER

WORKING PAPER 2207

MAY 20, 2022



Bataille, lecteur de Kojève

L. Bibard ¹

Introduction

Pourquoi est-il, dans le contexte de ces journées consacrées à Bataille, intéressant de se pencher sur les relations entre Georges Bataille et le philosophe Alexandre Kojève ?

Rappelons d'abord que le motif de ces journées est en particulier l'observation que le management est actuellement loin de faire pleinement sens, et c'est le moins que l'on puisse dire. Autrement dit, il y a comme un nihilisme sous-jacent au monde de la gestion, au monde de la vie économique telle qu'elle va.

Or, Alexandre Kojève s'est rendu célèbre lors d'un cours qu'il donna de 1933 à 1939 à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes sur la religion dans la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel ².

Georges Bataille participa de manière assidue à ce cours, et l'apprécia profondément. Or, l'un des *leit motiv* dominants du cours de Kojève fut la notion de « Fin de l'Histoire ». Quand bien même l'on approchait de la Seconde guerre mondiale, Kojève déroule pendant six ans, et soutient l'idée que l'Histoire est finie.

Bataille semble bien d'accord avec Kojève. Mais Bataille s'insurge. Il s'insurge devant le néant d'une existence qui viendrait « après » l'Histoire. Il le dira clairement à Kojève dans un courrier en date du 6 décembre 1937.

A tel point que l'on peut dire que toute la vie et toute l'œuvre de Bataille sont un « geste » insurrectionnel contre l'idée de la Fin de l'Histoire, ou plus précisément, un geste insurrectionnel destiné à faire en sorte que, au cœur d'un monde comme « terminé », s'impose quoi qu'on en ait, la possibilité insigne que la vie soit belle, savoureuse, en tout cas saturée de sens. Il faudra préciser ce que signifient chez Bataille beauté, saveur et sens. Il n'en demeure pas moins que « Bataille lecteur de Kojève » fait sens, si « Kojève » représente la « Fin de l'Histoire » et Bataille la révolte contre un monde devenu clos, ou où toute action est comme forclosée.

Mais pourquoi une telle confrontation entre deux grands auteurs est-elle ici intéressante, dans le contexte d'une réflexion sur le management ?

Le « management » concerne le monde économique des entreprises et, plus largement, des organisations. Il concerne l'administration des choses, bien que passant en particulier par la gestion des « ressources humaines ». Le management tient d'un monde où, si l'on se souvient du rêve de Karl Marx, il n'y aurait plus de lutte à mener, car l'on aurait dépassé « la domination de l'homme par l'homme », précisément au profit de la seule « administration des choses ». Or c'est bien ce que dit Kojève du monde de la fin de l'Histoire. Si fin de l'Histoire il y a, il n'y a plus qu'à « gérer » les choses.

¹ Ce papier est la version écrite d'une intervention dans le cadre du colloque consacré à la pensée de Bataille les 9 & 10 mars 2022 par la SPSG sous la présidence de François De March et Jean-Paul Dumond.

² Le cours a donné lieu à une publication devenue célèbre, intitulée Introduction à la lecture de Hegel, publiée sur l'insistance de Raymond Queneau en 1947.

Toute lutte y est caduque, car le but de l'Histoire est atteint. La vie même d'Alexandre Kojève témoigne de la cohérence entre la pensée et l'action du philosophe, qui fut, de 1945 à sa mort, haut fonctionnaire à la Direction des Relations Economiques Extérieures, oeuvrant à l'avènement effectif de l'Etat de la Fin de l'Histoire. Kojève dit, dans la seule interview qu'il ait jamais accordée, être plus fier encore d'avoir fait passer un protocole de fonctionnement lors des accords du GATT, que de ce qu'il a écrit. Autrement dit, on peut dire que la vérité de la philosophie devenue sagesse à ses yeux, d'Alexandre Kojève, est dans un management bien mené.

Aux yeux de Georges Bataille, cela est le comble d'un monde d'où le sens est forclos. Autrement dit, la vie et l'œuvre de Georges Bataille représentent, pour le management, un point singulier extérieur, une révolte fondamentale, contre les évidences de la gestion, de nos jours enfoncée dans une léthargie profonde ou en tout cas un égarement profond eu égard à la question du sens.

Interroger les relations entre Bataille et Kojève, revient donc à interroger les relations entre le management et la question du sens.

Bataille a consacré un article spécifiquement dédié à l'« écart » entre la pensée de Kojève telle qu'il la connaît à partir du cours sur la *Phénoménologie de l'esprit* et la sienne propre. Il s'agit de « Hegel, la mort, et le sacrifice » (*Deucalion* n° 5, 1955). C'est de là qu'il faut donc partir pour suivre Bataille dans sa révolte contre l'avènement d'un monde qui serait structurellement absurde au sens strict du terme.

Mais pour comprendre la position de Bataille, encore faut-il comprendre plus avant la notion de « Fin de l'Histoire », et la raison pour laquelle Georges Bataille y adhère. Nous passerons donc d'abord par Kojève. Nous entendrons ensuite Bataille. Nous creuserons enfin notre compréhension des relations entre le geste que représentent la vie et l'œuvre du second, en contrepoint de l'avènement de la sagesse que revendique le premier. Ceci sur le fond d'un questionnement au sujet d'un monde où, en principe, il n'y a plus rien à faire de significatif.

I. Kojève lecteur de Hegel : la Fin de l'Histoire

Nous sommes en 2022, pas très loin d'un siècle après l'affirmation par Kojève selon laquelle l'Histoire est finie, en pleine crise du Covid, dans un contexte de crise du climat qui menace à la fois la planète et tous les vivants, sur le fond de crises géopolitiques se transformant régulièrement en guerres. La notion de « Fin de l'Histoire » peut-elle dans un tel contexte avoir un sens quelconque ?

Aussi convaincants soient les faits en direction de l'affirmation que la notion d'une « Fin de l'Histoire » est absurde, il est utile de prendre le succès de la pensée de Kojève comme un signe. A son séminaire, encore une fois donné dans les années qui précèdent la Seconde guerre mondiale, assistent outre Georges Bataille, André Breton, Raymond Queneau, Jacques Lacan, Eric Weil, de loin en loin Raymond Aron, quelques fois Simone de Beauvoir, Michel Leiris, etc. C'est par ailleurs *après* la guerre que Queneau insiste auprès de Kojève pour que les notes du séminaire soient publiées, et Kojève écrit *pendant* la guerre, en 1943, sa monumentale *Esquisse d'une phénoménologie du Droit*, qui sera publiée de manière posthume en 1981.

Autrement dit, la persistance des conflits et des guerres dont la Fin de l'Histoire signe en principe la fin, ne semble pas décourager ni Kojève ni bien de ses interlocuteurs de haut rang de penser que ladite Histoire est finie. Pour comprendre ce qui est en jeu – et qui l'est, si Kojève a raison, désormais pour toujours, donc entre autre ici et maintenant –, il faut expliciter brièvement ce que signifie la « Fin de l'Histoire ».

Lors de son séminaire sur Hegel, Kojève structure la compréhension de la notion de « Fin de l'Histoire », à partir de la notion nodale de « désir du désir », ou de désir de reconnaissance et de lutte à mort de pur prestige, dont Kojève reprend le contenu du chapitre IV de la *Phénoménologie de l'esprit* consacré à la « conscience de soi ». L'idée maîtresse de cette reprise par Kojève peut être approchée de la manière suivante. Nous sommes à la préhistoire, au cœur de l'hominisation, et avant l'humanisation. L'humanisation des représentants de l'espèce *homo sapiens* est ainsi présentée : tôt ou tard, un représentant encore animal de l'espèce *homo sapiens* pressent qu'il est encore autre chose qu'un animal tout court. Il pressent son humanité. Mais l'humanité ne peut encore se *dire* pour la simple raison que le langage n'existe pas encore. Par conséquent, faire reconnaître par les autres représentants de l'espèce *homo sapiens* le « supplément d'âme » spécifiquement humain ainsi pressenti ne peut passer que par le déni ostentatoire de ce qui fait l'élément de la vie animale comme tel des représentants de l'espèce. C'est en risquant ostentatoirement la perte de ce qui fait l'élément de la vie animale qu'est la vie, que ledit représentant de l'espèce *homo sapiens* peut espérer gagner la reconnaissance d'autres représentants de l'espèce *homo sapiens* en tant qu'autre chose qu'un animal tout court. C'est en provoquant les autres membres de l'espèce à une lutte à mort « de pur prestige »³ que le représentant de l'espèce qui pressent appartenir à un autre monde que le seul monde de la vie, peut espérer obtenir la reconnaissance des autres en tant qu'autre chose encore qu'un animal.

A partir de cette lutte, qui revient à un acte « anthropogène », c'est-à-dire au sens strict *humanisant*, Kojève déroule sa compréhension de l'Histoire. Le moteur de l'Histoire est la lutte pour la reconnaissance. La lutte pour la reconnaissance provoque irréductiblement l'avènement de dyssymétries originaires entre les humains. Le « schéma » initial de la lutte pour la reconnaissance est le suivant.

Si celui qui pressent son humanité est prêt à mourir pour la reconnaissance, et qu'il provoque à cet effet un autre membre de l'espèce *homo sapiens*, deux cas de figure se présentent. Soit l'autre membre de l'espèce *homo sapiens* est aussi prêt à mourir dans la lutte. Si l'un des deux lutteurs meurt, ou les deux, il ne se « passe » à strictement parler rien, car le ou les mort(s) une fois mort(s), ne peuvent

³ A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, Introduction, p 13 et s..

vivre leur reconnaissance par les autres. En revanche, que l'un des représentants de l'espèce préfère survivre à la lutte, donc se soumette pendant la lutte et implore d'être épargné, alors celui qui est prêt à mourir devient automatiquement dominant par rapport à celui qui s'incline. Il devient dit Kojève « Maître » de l'autre, et l'autre « Esclave » du Maître. L'avènement de l'Histoire en tant que théâtre de la vie *spécifiquement humaine* revient à l'avènement de « la domination de l'homme par l'homme ». Les mouvements LGBT etc contemporains ont totalement raison de voir des dominations partout dans l'Histoire de l'humanité.

Il n'en demeure pas moins que la vie du « Maître », aussi dominant soit-il, est une impasse dit Kojève. Car celui qui, en s'inclinant, reconnaît sa domination – et donc son humanité, c'est-à-dire l'événement d'avoir risqué la mort pour un pur prestige, par seule « vanité » de faire valoir qu'il est encore et autre chose qu'un simple vivant -, en reste à son animalité. Il se tient sur le plan de la vie qu'il préfère au prestige et donc à la reconnaissance. Il reste donc au sens strict ici « animal ». L'Esclave qui reconnaît donc le Maître *comme tel* n'est à strictement parler pas *humain*. Le Maître se trouve donc dans une impasse existentielle. Il n'est reconnu par personne et se trouve peut-on dire dans une solitude métaphysique irréductible.

Ce qui précède ne vaut qu'au niveau individuel. Mais s'imposent aux origines de l'Histoire les faits d'armes collectifs, et donc la reconnaissance entre « frères d'armes » donc entre Maîtres. L'on peut donc dire que les Maîtres, dès qu'ils sont plusieurs et appartenant à une même communauté, sortent de l'impasse existentielle originaire. La réalité socio-historique au sens non philosophique du terme cette fois, déloge donc les Maîtres de l'impasse psychologique spécifiquement humaine d'origine.

La dialectique de l'Histoire se déploie cependant sur le fond d'une autre dynamique. Les Esclaves, soumis aux injonctions des Maîtres, sont donc à leurs Ordres et les servent ⁴. Mais en asservissant les Esclaves, les Maîtres ne travaillent pas. Ils luttent – c'est en quelque sorte leur destin, qu'il s'agisse des Maîtres au sens des citoyens grecs de l'époque d'Athènes, des seigneurs du Moyen-Âge, ou encore des monarques précédant par exemple en France la Révolution. Et la lutte est aux Maîtres ce que le Travail est aux Esclaves. Ce faisant cependant, les Esclaves transforment la nature, le donné naturel, pour en faire ce que les Maîtres désirent. Les Maîtres dont les désirs sont des Ordres. Et en transformant la nature, en la « niant » telle qu'elle est d'abord donnée, les Esclaves se transforment eux-mêmes. Ceci, car en « travaillant » la nature, en la transformant (en extrayant les métaux, en fabriquant des armes, en inventant de nouveaux plats, en créant des tissus, etc), ils *humanisent* le donné naturel. Ce faisant cependant, puisqu'ils vivent eux-mêmes dans un monde de plus en plus humanisé du fait du caractère « négatif » ou transformateur de leur labeur ou du Travail, sans le savoir d'abord, ils s'humanisent eux-mêmes en retour. Mais vient tôt ou tard, un moment où ils prennent « conscience d'eux-mêmes » comme n'étant pas des animaux, mais bien des humains. Le travail du négatif opère, pour les Esclaves, au travers du Travail auquel ils sont d'abord soumis comme Esclaves par les Maîtres. La servitude conduit, sans que personne ne le sache ni ne puisse le savoir à l'avance, les esclaves à la conscience qu'ils sont tout aussi humains que les dominants, et les révolutions ont lieu, qui égalisent enfin les conditions de toutes et tous, en provoquant le dépassement final de la

⁴ La raison de la majuscule à « Ordre » est que, dans ce que Kojève appelle le « Discours pratique » non encore publié, il déroule la dialectique Maître – Esclave – Citoyen en tant que dialectique entre trois sortes de discours à vocation pratique, qui sont respectivement la Prière (de l'Esclave) l'Ordre (du Maître), et le Commandement (propre au Citoyen de la Fin de l'Histoire). Trois remarques doivent être faites ici. La notion de « citoyenneté » renvoie à un moment de l'histoire humaine où les différences entre maîtrise et servitude sont dépassées d'une part. D'autre part, si langage il y a, il est le fait originaire des dominés et non des dominants, et commence par la prière. L'on peut consulter, pour une approche plus précise de ce point fondamental qui engage les relations entre les sexes, la présentation de *L'athéisme* de Kojève (cf Gallimard, 1998). Enfin, lorsque dans le texte des majuscules sont employées, elles tiennent de la typographie de Kojève, qui fait des notions alors employées des termes clefs qui structurent son discours.

dyssymétrie originaire par quoi s'enclenche ce qui s'appelle l'Histoire, laquelle est spécifiquement humaine.

Et l'on peut dire que l'Histoire s'achève une fois advenues les conditions historiques qui permettent l'élaboration de l'idée d'un Etat où toutes et tous sont Citoyens, d'où est éradiquée la domination de l'homme (au sens générique du terme) par l'homme (au sens générique du terme). Kojève montre en particulier dans *l'Esquisse d'une phénoménologie du Droit*, qu'un tel Etat ne peut être que mondial – faisant donc de tous les humains les Citoyens d'un Etat politiquement universel - garantissant en une seule et même dynamique l'homogénéité sociale et la reconnaissance universelle de l'irréductible individualité de chacune et chacun, indépendamment de son origine ethnique, de son sexe et de son âge. Nul n'est plus Maître ni Esclave. Or dit Kojève, ces conditions sont bien advenues et ont dûment été annoncées par Hegel, qui scelle la fin de l'Histoire lorsqu'il comprend que Napoléon, qu'il voit passer sous sa fenêtre à Iéna en 1807, à la fois symbolise et réalise l'Esprit du monde enfin advenu comme pleine et entière conscience ⁵.

*

L'on peut bien contester l'affirmation selon laquelle l'Histoire est finie, au vu des luttes qui caractérisent encore – peut-être plus que jamais – notre monde mondialisé. Nous sommes plongés que nous le voulions ou non dans une guerre de tous contre tous. Mais à bien y regarder, c'est une guerre pour quoi, si ce n'est soit pour l'appropriation de ressources qui tendent à se raréfier, soit pour ... la reconnaissance ? Or, la Fin de l'Histoire au sens de Kojève revient bien à l'avènement des conditions historiques de la possibilité de l'idée de ce en quoi consisterait la fin de l'Histoire. L'on ne peut, pour le dire autrement, savoir ce qu'est l'Histoire qu'une fois celle-ci terminée. On ne peut la comprendre qu'une fois qu'elle est achevée. Elle ressemble sinon à un théâtre « de bruit et de fureur raconté par un idiot » comme le dit Shakespeare.

Il semble bien que, aussi violents soient-ils, les événements qui ont lieu depuis le séminaire de Kojève n'ajoutent rien de significatif à l'Histoire ainsi comprise. C'est en tout cas ce que pense Kojève peu de temps avant sa mort, lorsqu'il dit à son interviewer Gilles Lapouges :

« Non, Hegel ne s'était pas trompé, il avait bien donné la date juste de la fin de l'histoire, 1806. Depuis cette date, qu'est-ce qui se passe ? Rien du tout, l'alignement des provinces. La révolution chinoise n'est que l'introduction du Code Napoléon en Chine. La fameuse accélération de l'histoire dont on parle tant, avez-vous remarqué qu'en s'accélégrant de plus en plus le mouvement historique avance de moins en moins ? »

Et plus loin :

« Jetez un coup d'oeil autour de vous. Tout, y compris les convulsions du monde désigne que l'Histoire est close. Berlin, aujourd'hui, c'est très exactement le quartier Latin de ma jeunesse. Du point de vue politique, on va vers cet Etat universel qu'avait prédit Marx (mais il avait puisé cette idée dans l'époque napoléonienne). Or, une fois qu'il sera en place, cet Etat universel et homogène, et il est clair que nous y courons, peut-on aller au-delà. Et si vous dites que l'homme est dieu, pouvez-vous aller plus loin ? Reste l'art, mais après la musique concrète et la peinture abstraite, comment dire une phrase nouvelle ? On se dirige vers un mode de vie russo-américain, anthropomorphe mais animal, je veux dire sans négativité. »

Kojève a évolué dans son interprétation de l'histoire, au sens non pas du sens de l'Histoire de l'humanité, mais du moment où advient la Fin. Il a d'abord suivi le Hegel de Iéna, qui affirme voir passer l'Esprit du monde sous ses fenêtres en la personne de Napoléon, en route vers l'universalisation – serait-ce par la violence de la guerre – de l'idée de l'Etat de Droit. Puis il a pensé que la Fin de l'Histoire consistait plutôt en la Révolution soviétique. Mais il est finalement revenu à l'affirmation hégélienne, estimant que rien de fondamentalement nouveau n'était advenu depuis 1807 à Iéna.

⁵ Idem, par exemple p 152-154.

Kojève a également évolué entre 1947 et 1968, quant à l'identification des lieux manifestant de la manière la plus significative la fin de l'Histoire sur les plans socio-historique et culturel. Il trouve d'abord ces manifestations dans le « way of life » américain, puis, dans un ajout célèbre à la deuxième édition de *l'Introduction à la lecture de Hegel*, dans le mode de vie japonais. Il s'en ouvre d'ailleurs ainsi au même Gilles Lapouges :

« si l'humain se fonde sur la négativité, la fin du discours de l'histoire offre deux volets, japoniser l'occident ou américaniser le Japon, c'est-à-dire faire l'amour d'une façon naturelle, ou à la façon des singes savants. »

Le renvoi au Japon est essentiel pour une bonne compréhension de la notion de Fin de l'Histoire au sens de Kojève, et de vie « post-historique ». La vie post-historique ne consiste pas, dit ultimement Kojève, en un retour à une vie animale. Car ce qui fait le cœur de l'humanité, c'est-à-dire notre *qualité* d'humains, est la négativité propre à la lutte à mort de pur prestige puis au travail. Et cela perdure, quand bien même l'Histoire serait terminée.

Kojève parle, dans la note ajoutée à la deuxième édition de *l'Introduction à la lecture de Hegel* – peu de temps avant sa mort donc -, de « snobisme » post-historique. Ce qu'il veut dire est que le travail du négatif est, au cours de l'Histoire en train de se faire, transcendant à l'humanité bien que la caractérisant totalement, au sens où ce travail du négatif est à la fois irréductible et nécessaire. Tandis qu'une fois l'Histoire achevée, c'est délibérément que les humains peuvent encore vouloir être humains ou se comporter en humains – c'est-à-dire en « négateurs » du donné naturel -, alors qu'il n'y a plus rien à nier pour aller plus loin en direction d'un but qui serait encore à identifier. Le but est désormais connu : c'est la reconnaissance universelle de l'irréductible particularité de chacune et chacun par toutes et tous. Et si donc négativité il y a encore, elle est strictement formelle. Le contenu et donc le moteur que fut la négativité pour ce que l'on peut désormais comprendre comme étant l'Histoire est à la fois identifié et arrêté. Ce qu'il y avait à apprendre est appris. Et nous courons tous vers la réalisation effective de la Fin de l'Histoire advenue quant à son principe.

Notons qu'à notre époque, l'on ne peut qu'observer que, de gestes terroristes qui sont comme des « coups » ainsi que le dit Bernard Bourgeois ⁶, au mouvement Woke, en passant par la « *cancel culture* » adossée au rêve de faire oublier toute domination de l'homme par l'homme, enfin par tous les féminismes, on est strictement plongé dans une lutte devenue universelle – éventuellement à mort – pour la reconnaissance. Rien de nouveau depuis 1947 – voire depuis 1806.

*

Creusons encore un peu cependant, en direction de l'enjeu par rapport à la confrontation de Kojève avec Bataille.

Kojève tout d'abord, souligne que la Fin de l'Histoire n'implique pas la fin d'un rapport persistant à la négativité ou à la mort, donc à la violence. Au contraire. Voici ce qu'il dit encore à Gilles Lapouges lors de son interview :

« Pourquoi ceci à propos de la fin de l'Histoire ? Parce que le snobisme est la négativité gratuite. Dans le monde de l'Histoire, l'Histoire se charge elle-même de produire la négativité qui est essentielle à l'humain. Si l'Histoire ne parle plus, alors, on fabrique soi-même la négativité. N'oubliez pas que ça va très loin, le snobisme. On meurt par snobisme, ce sont les kamikazes. »

Et c'est ce que comprend Bataille. Voilà comment il s'en explique à Kojève lui-même, dans le courrier évoqué ici en introduction du 6 décembre 1937, lorsqu'il parle de « négativité sans emploi » :

⁶ *Penser l'histoire du présent avec Hegel*, Vrin, 2017.

« J'admets (comme une supposition vraisemblable) que dès maintenant l'histoire est achevée (au dénouement près) ...

Quoi qu'il en soit, mon expérience vécue avec beaucoup de souci, m'a conduit à penser que je n'avais plus rien « à faire » ...

Si l'action (le « faire ») est – comme dit Hegel – la négativité, la question se pose alors de savoir si la négativité de qui n'a « plus rien à faire » disparaît ou subsiste à l'état de « négativité sans emploi » : personnellement, je ne puis décider que dans un sens, étant moi-même exactement cette « négativité sans emploi » (je ne pourrais me définir de façon plus précise). »

La négativité « sans emploi » est exactement ce « snobisme » dont parle Kojève, qui peut « aller très loin » c'est-à-dire jusqu'à la mort. Et c'est exactement ce que revendiquera Bataille toute sa vie. La différence fondatrice, est que pour Bataille, cette négativité « sans emploi » sera, bien que de manière éminemment tendue et paradoxale à la fois, en fait la source ultime du sens. Source structurellement ambivalente donc, mais qui représente un sol indélogeable pour le sens de nos vies – autrement dit, pour notre humanité au sens qualitatif du terme.

Il n'en demeure pas moins que tout ceci est dramatique. Car si Kojève a raison, l'affirmation de la Fin de l'Histoire revient à dire aux générations qui suivirent Hegel, qu'elles n'ont plus rien à faire de significatif en ce bas monde. Cela revient, au moment même de l'acmé de la lutte pour la reconnaissance en quoi consiste l'accomplissement enfin advenu de l'idée d'une telle reconnaissance, que chacune et chacun n'est – enfin - reconnu que pour comprendre qu'il ou elle n'a rien à faire de significatif en ce monde. Autrement dit, que la vie est faite d'une incommensurable béance. A l'impasse existentielle – provisoire – du Maître, succède dans le temps et comme son accomplissement ultime, un néant existentiel universel. Comme le pensent des auteurs comme Maurice Blanchot, il y a de quoi s'effondrer en un nihilisme mondial.

Mais notons pour terminer, ce que Bataille ajoute dans son courrier à Kojève, avec une sincérité et un courage certains :

« Je veux bien que Hegel ait prévu cette possibilité : du moins ne l'a-t-il pas située à l'issue des processus qu'il décrit. J'imagine que ma vie - ou son avortement, mieux encore, la blessure ouverte qu'est ma vie – à elle seule constitue la réfutation du système fermé de Hegel. »

Or, c'est bien cela qui apparaît semble-t-il bien : le « geste » en quoi consistent la vie et l'œuvre entier de Bataille reviennent – sur un plan non « discursif » au sens de Kojève -, à une « réfutation » du Système du savoir hégélien. Voyons en quoi, et en quoi cela prend sens pour nous ici et maintenant.

II. Bataille lecteur de Kojève : Hegel, la mort, et le sacrifice

La leçon fondamentale autour de laquelle tourne la pensée de Kojève, sur laquelle est adossé l'athéisme radical de *l'Introduction à la lecture de Hegel*, est celle de la finitude. L'humain n'est à proprement parler humain que s'il est conscience de sa propre finitude. L'importance de Heidegger pour la lecture kojévienne de Hegel est dans la prise en considération de la conscience de la mort comme « sol » fondamental de l'humain - du *Dasein*. Bataille accorde à son tour une importance déterminante à la conscience de la mort comme caractéristique spécifique de l'humain. Il va en un certain sens plus loin que Kojève interprétant Hegel dans cette direction. S'il faut que « leur propre mort » « dise » quelque chose aux hommes pour que leur vie fasse sens⁷, c'est fondamentalement autour de cette conscience de la mort que s'articule *tout* le sens de la vie des humains pour Bataille. Il s'en ouvre dans un texte spécifiquement dédié à la présentation de sa propre position en regard de celles de Hegel et Kojève dans un article paru dans *Deucalion* (n° 5) en 1955, intitulé « Hegel, la mort, et le sacrifice ».

La thèse fondamentale de l'article est que la conscience de la mort est donc disons le « tout » pour Bataille, « tout » que Hegel approcha plus que tout autre sur le plan de la pensée, mais dont il s'écarte au moment même où il dépasse la confrontation confondante avec la mort au profit du caractère systématique de sa pensée – pour Hegel, de *la* pensée. Avant d'en venir au contenu de « Hegel, la mort, et le sacrifice », rappelons ce que Bataille écrit dès *L'expérience intérieure* au sujet de Hegel, de la mort et de la pensée :

« Petite récapitulation comique. — Hegel, je l'imagine, toucha l'extrême. Il était jeune encore et crut devenir fou. J'imagine même qu'il élaborait le système pour échapper (chaque sorte de conquête, sans doute, est le fait d'un homme fuyant une menace). Pour finir, Hegel arrive à la *satisfaction*, tourne le dos à l'extrême. *La supplication est morte en lui*. Qu'on cherche le salut, passe encore, on continue de vivre, on ne peut être sûr, il faut continuer de supplier. Hegel gagna, vivant, le salut, tua la supplication, *se mutila*. Il ne resta de lui qu'un manche de pelle, un homme moderne. Mais avant de se mutiler, sans doute il a touché l'extrême, connu la supplication : sa mémoire le ramène à l'abîme aperçu, pour l'annuler ! Le système est l'annulation. »⁸

L'affirmation de Bataille est simple, qui consiste d'abord à supposer que Hegel a atteint à l'expérience intérieure ultime qu'est celle du vécu de la conscience de la mort comme état ultime de l'homme vraiment humain. Puis à observer que Hegel, malgré le vécu de l'expérience ultime, continue non seulement de vivre, mais de penser, en se sauvant du caractère extrême de l'authentique vécu de l'expérience intérieure. Ce faisant, atteignant au savoir – qui plus est, au savoir absolu, si l'on en croit non seulement Hegel, mais également, et c'est capital, Kojève lisant Hegel qui met la conscience de la mort au cœur du système hégélien -, Hegel finit par manquer l'essentiel, dont le système discursif est l'annulation. Qu'il ne reste alors de Hegel qu'un « homme moderne » - c'est-à-dire un homme de travail – et non plus de lutte à mort, de confrontation frontale avec la conscience de la mort -, peut être interprété, dans le cadre de ces journées consacrées à Bataille comme le fait qu'il ne reste de Hegel qu'un homme « du management ». « Le plus froid des monstres froids » n'est alors plus l'Etat de Nietzsche, mais bien l'homme « moderne » qui se révèle être le « dernier homme ». L'homme de la seule « administration des choses ». C'est Kojève haut fonctionnaire à la DREE. La pensée absolue de l'absolu conduit à la disparition de l'humain comme tel.

Voyons plus précisément ce que dit Bataille dans « Hegel, la mort, et le sacrifice ».

*

⁷ CF « Le dernier monde nouveau », consacré aux deux premiers romans de Françoise Sagan, in *Critique*, août-septembre 1956.

⁸ *L'expérience intérieure*, p 56.

Rappelons tout d'abord la reprise par Bataille de l'extrait de la Préface à la *Phénoménologie de l'esprit* longuement commenté par Kojève lors de son *Introduction à la lecture de Hegel* :

« ...La mort, écrit Hegel, — si nous voulons nommer ainsi cette irréalité — est ce qu'il y a de plus terrible et maintenir l'œuvre de la mort est ce qui demande la plus grande force. La beauté impuissante hait l'entendement, parce qu'il l'exige d'elle ; ce dont elle n'est pas capable. Or, la vie de l'Esprit n'est pas la vie qui s'effarouche devant la mort, et se préserve de la destruction, mais celle qui supporte la mort et se conserve en elle. L'Esprit n'obtient sa vérité qu'en se trouvant soi-même dans le déchirement absolu. Il n'est pas cette puissance (prodigieuse) en étant le Positif qui se détourne du Négatif, comme lorsque nous disons de quelque chose : ceci n'est rien ou (ceci est) faux et, l'ayant (ainsi) liquidé, passons de là à quelque chose d'autre ; non, l'Esprit n'est cette puissance que dans la mesure où il contemple le Négatif bien en face (et) séjourne près le lui. Ce séjour-prolongé est la force magique qui transpose le négatif dans l'Être-donné. »

Bataille introduit la citation en précisant qu'il ne peut y avoir de notion d'un savoir authentique quelconque, *a fortiori* du savoir absolu comme tel, sans une approche au plus intime de la mort :

Dans ce qui précède, une seule exigence se dégage de façon précise : il ne peut y avoir authentiquement de sagesse (de savoir absolu, ni généralement rien d'approchant) que le sage ne s'élève, si j'ose dire, à hauteur de mort, quelque angoisse qu'il en ait.

Dans cet horizon, ce qui est humain en tant que tel tient précisément de la conscience de la mort comme telle. Sur ce point, Bataille converge totalement avec Kojève :

« Si l'animal qui constitue l'être naturel de l'homme ne mourait pas, qui plus est, s'il n'avait pas la mort en lui comme la source de son angoisse, d'autant plus forte qu'il la cherche, la désire et parfois se la donne volontairement, il n'y aurait ni homme, ni liberté, ni histoire, ni individu. Autrement dit, s'il se complaît dans ce qui néanmoins lui fait peur, s'il est l'être, identique à lui-même, qui met l'être (identique) lui-même en jeu, l'homme est alors un Homme en vérité : il se sépare de l'animal. »

La conscience de la mort est donc ce qui fait spécifiquement humains les humains. Mais d'entre les humains, et en particulier les plus sages voire les sages tout court, se déshumanisent, à « dépasser » la mort par et en le Savoir. Ce qui arriva à Hegel ainsi devenu seulement un « homme moderne », tout autant qu'à Kojève. Il est remarquable que ce soit la thématique de la lutte *pour la reconnaissance* par Kojève qui met définitivement selon Bataille ce dernier à distance de l'essentiel. Il eût fallu en quelque sorte, que Kojève s'en tînt à la *lutte* tout court, c'est-à-dire à la violence du sacrifice. Bataille en vient à cette possibilité insigne au sujet de Hegel, en le comparant à l'homme archaïque du sacrifice. Arrêtons-nous dans un premier temps au positionnement de Bataille par rapport à Kojève sur la question de la reconnaissance :

« En effet, le désir d'être « reconnu », que Hegel place à l'origine des luttes historiques, pourrait s'exprimer dans une attitude intrépide, propre à faire valoir un caractère. « Ce n'est, dit Kojève, qu'en étant ou en se sentant être mortel ou fini, c'est-à-dire en existant et se sentant exister dans un univers sans au-delà ou sans Dieu que l'Homme peut affirmer et faire reconnaître sa liberté, son historicité et son individualité « unique au monde » ». Mais si Kojève écarte la satisfaction vulgaire, le bonheur, il écarte maintenant le « déchirement absolu » dont parle Hegel : en effet, un tel déchirement s'accorde mal avec le désir d'être reconnu. »

L'équivalent au sujet de Hegel, de la nécessité selon laquelle il eût fallu qu'il se tînt, pour se maintenir dans la vérité ou l'absolu au sens de Bataille, dans le Non-Savoir, est ainsi présenté par Bataille, qui à ce moment de son article, a déjà abordé la comparaison entre Hegel et l'homme du sacrifice :

« Ce qui, du côté du Sage, est à la clé d'une moindre rigueur, est le fait, non que le discours engage sa souveraineté dans un cadre qui ne peut lui convenir et l'atrophie, mais précisément le fait contraire : la souveraineté dans l'attitude de Hegel procède d'un mouvement que le discours révèle et qui, dans l'esprit du

Sage, n'est jamais séparé de sa révélation. Elle ne peut donc être pleinement souveraine : le Sage en effet ne peut manquer de la subordonner à la fin d'une Sagesse supposant l'achèvement du discours. »

Si Hegel a bien vécu la confrontation avec la mort, en pensant cette confrontation, et en incluant la mort et sa confrontation comme une étape dans l'acquisition du savoir discursif absolu, alors il perd le vécu de la mort, et donc la souveraineté au sens de Bataille. L'analogie avec ce que thématise *La Part maudite* est que le discours est à la mort ce que l'économie de l'utile est à l'excès. Bataille continue en soulignant que pour Hegel :

La Sagesse seule sera la pleine autonomie, la souveraineté de l'être...

Et il objecte immédiatement :

Elle le serait du moins si nous pouvions trouver la souveraineté en la cherchant : en effet, si je la cherche, je fais le projet d'être — souverainement : mais le projet d'être — souverainement suppose un être servile! Ce qui assure néanmoins la souveraineté du moment décrit, est le « déchirement absolu » dont parle Hegel, la rupture, pour un temps, du discours.

Il y a bien authentique confrontation de Hegel avec la mort, mais qui tout aussitôt, d'être « élevée » au rang d'un thème car d'un moment de la pensée, perd son caractère d'authentique déchirement, et donc le vécu de son sens qui est d'être non-sens, absolu Non-Savoir :

Mais cette rupture elle-même n'est pas souveraine. C'est en un sens un accident dans l'ascension. Bien que l'une et l'autre souverainetés, la naïve et la sage, soient celles de la mort, outre la différence d'un déclin à la naissance (de la lente altération à la manifestation imparfaite), elles diffèrent encore en ce point précis : du côté de Hegel, il s'agit justement d'un accident. Ce n'est pas un hasard, une malchance, qui seraient dépourvus de sens. Le déchirement est plein de sens au contraire. (« L'Esprit n'obtient sa vérité, dit Hegel (mais c'est moi qui souligne), qu'en se trouvant soi-même dans le déchirement absolu. ») Mais ce sens est malheureux. C'est ce qui borna et appauvrit la révélation que le Sage tira d'un séjour aux lieux où règne la mort. Il accueillit la souveraineté comme un poids, qu'il lâcha... »

Pour que Hegel accueillît totalement la souveraineté comme telle – ce que fait ou veut paradoxalement faire Bataille⁹ -, il eût fallu qu'il s'en tînt au vécu de la confrontation – il eût fallu qu'il ne cherchât point à devenir le Sage qu'il est aux dires de Kojève devenu. Car le discours tient du travail qui est servile, non de la souveraineté.

Hegel cependant, en approchant la conscience de la mort comme il le fait – en le « déchirement » que cela lui provoque – atteint d'une façon dont dit Bataille, il ne se rend pas compte, à l'essentiel, un essentiel qui concerne l'humanité à un degré jusqu'ici inaperçu, et dont Bataille révèle l'importance autour de la notion de sacrifice. Il écrit ainsi ceci :

« Si l'on tient compte du fait que l'institution du sacrifice est pratiquement universelle, il est clair que la Négativité, incarnée dans la mort de l'homme, non seulement n'est pas la construction arbitraire de Hegel, mais qu'elle a joué dans l'esprit des hommes les plus simples, sans accords analogues à ceux que règlent une fois pour toutes les cérémonies d'une Église — néanmoins d'une manière univoque. Il est frappant de voir qu'une Négativité commune a maintenu à travers la terre un parallélisme étroit dans le développement d'institutions assez stables, ayant la même forme et les mêmes effets ».

Et :

« En la rapprochant du sacrifice et par là du thème premier de la représentation (de l'art, des fêtes, des spectacles), j'ai voulu montrer que la réaction de Hegel est la conduite humaine fondamentale. Ce n'est pas une

⁹ Sur le paradoxe de vouloir ne plus avoir de but ou de contradictions de cet ordre touchant la « communication », cf *L'expérience intérieure*, p 60 et s, dont l'évocation du cas de Rimbaud.

fantaisie, une conduite étrange, c'est par excellence l'expression que la tradition répétait à l'infini. Ce n'est pas Hegel isolément, c'est l'humanité entière qui partout et toujours a voulu, par un détour, saisir ce que la mort en même temps lui donnait et lui dérobait. »

Cette dernière citation se passe de commentaire. Si ce n'est qu'il faut ajouter que selon Bataille, Hegel lui-même n'a pas mesuré l'ampleur de ce qu'il comprenait en approchant ainsi de la mort :

« Mais n'ayant pas vu que le sacrifice à lui seul témoignait de tout le mouvement de la mort, l'expérience finale — et propre au Sage — décrite dans la Préface de la *Phénoménologie* fut d'abord initiale et universelle, — il ne sut pas dans quelle mesure il avait raison, — avec quelle exactitude il décrivit le mouvement intime de la Négativité; — il n'a pas clairement séparé la mort du sentiment de tristesse auquel l'expérience naïve oppose une sorte de plate-forme tournante des émotions. »

Et la souveraineté humaine absolue consisterait ainsi en l'impossible expérience de se voir soi-même mourir :

« Pour que l'homme à la fin se révèle à lui-même il devrait mourir, mais il lui faudrait le faire en vivant — en se regardant cesser d'être. En d'autres termes, la mort elle-même devrait devenir conscience (de soi), au moment même où elle anéantit l'être conscient. C'est en un sens ce qui a lieu (qui est du moins sur le point d'avoir lieu, ou qui a lieu d'une manière fugitive, insaisissable), au moyen d'un subterfuge. Dans le sacrifice, le sacrifiant s'identifie à l'animal frappé de mort. Ainsi meurt-il en se voyant mourir, et même en quelque sorte, par sa propre volonté, de cœur avec l'arme du sacrifice. Mais c'est une comédie ! »

Le fait que le sacrifice soit ultimement une comédie peut être renvoyé à une tension qui concerne autant le sacrifice — ou la conscience naïve du sacrifiant — que le sage — ou le savoir absolu. A la fin de l'article, Bataille souligne d'abord qu'il est impossible d'atteindre à la souveraineté tout court. Car même lorsqu'il s'agit du sacrifice, il y a relation à ce qui, au beau milieu de la vie humaine tant qu'elle est vie, ne tient pas exclusivement du sacré, ni n'en peut ainsi tenir. Il n'y a pas de sacré ni de rapport au sacré sans que cela soit d'abord sur le fond d'une vie possiblement advenue et persistante, donc tenant du profane. Voici comment Bataille s'en ouvre brièvement après le renvoi dos à dos de Hegel et de l'homme du sacrifice :

« ... la souveraineté du sacrifice n'est pas absolue non plus. Elle ne l'est pas dans la mesure où l'institution maintient dans un monde de l'activité efficace une forme dont le sens est d'être au contraire souveraine. Un glissement ne peut manquer de se produire, au profit de la servitude. »

Et soulignant pour finir la grandeur exceptionnelle de Hegel, Bataille de conclure finalement :

« En fait, l'homme est toujours à la poursuite d'une souveraineté authentique. Cette souveraineté, selon l'apparence, il l'eut en un sens initialement, mais sans nul doute, ce ne pouvait alors être de manière consciente, si bien qu'en un sens il ne l'eut pas, elle lui échappait. Nous verrons qu'il poursuivit de plusieurs façons ce qui se dérobait toujours à lui. L'essentiel étant qu'on ne peut l'atteindre consciemment et le chercher, car la recherche l'éloigne. Mais je puis croire que jamais rien ne nous est donné, sinon de cette manière équivoque »

*

Que conclure de tout ceci ?

La souveraineté est ultimement manquée par le Sage du fait du caractère laborieux donc servile du discours. Ceci, bien que ladite souveraineté soit approchée au travers du déchirement — provisoirement éprouvé — à la faveur de la confrontation — de Hegel puis de Kojève — avec la mort. Mais la souveraineté à laquelle atteint la conscience naïve en la personne du sacrifiant n'« est pas absolue non plus » ni ne peut l'être. Et à la limite — il s'agit bien avec Bataille de penser aux limites —, une telle souveraineté absolue tient de l'impossible, puisqu'il s'agirait idéalement de se voir mourir, donc d'être totalement conscient au moment même où la possibilité même de la conscience disparaît.

Ainsi, dire que, pour rester souverain entièrement, il eût fallu à Hegel s'en tenir au déchirement sans le dépasser par le discours, ne fait ultimement pas sens aux dires de Bataille lui-même.

Restent, malgré cette contradiction discursive, une observation et une question : d'une part Georges Bataille nous donne à penser notre monde, et notre monde « managérial », d'une façon qu'il faut maintenant préciser. D'autre part, l'on peut demander, en soulignant l'exigence sans faille de *lucidité* à laquelle s'est sacrifié Bataille, a-t-il été cohérent sur le plan du vécu, eu égard à son courage, eu égard à sa résolution de penser l'« extrême limite de la pensée » ainsi que formule Kojève dans sa « Préface à l'oeuvre de Georges Bataille » ?¹⁰

La conclusion de l'article de Bataille nous oblige à revenir sur le propos initial, car l'on peut dire que, s'il n'y a jamais de souveraineté absolue, si rien ne nous est jamais donné, sinon de manière équivoque, alors l'on ne se tient en fait jamais ni sur le seul plan du travail servile « profane », ni sur celui seul de la lutte souveraine ou du sacré. Tant que l'on est vivant, l'on se tient sur les deux plans à la fois. De manière plus ou moins servile sans doute, ou de manière plus ou moins souveraine, mais ce n'est jamais ni tout l'un ni tout l'autre. Ceci implique que Hegel ne fut jamais *seulement* l'« homme moderne » qu'il devient pourtant sans doute un peu, ni Kojève seulement « administrateur des choses » à la DREE. Hegel fut tout autant le penseur exceptionnellement profond du négatif, comme Kojève l'authentique philosophe, aussi « du dimanche » que cela fût¹¹.

La bonne nouvelle pour nous, est qu'il y a alors de bonnes raisons d'être en discussion pendant ces deux journées « Bataille » alors que le monde économique – et donc que le monde managérial – est en plein marasme. Ces bonnes raisons sont ultimement que rien ne nous est jamais donné que de manière équivoque, et qu'il y a tout autant de chances qu'advienne la souveraineté, une souveraineté authentique, que s'impose la servilité, une servilité des plus aliénantes.

Sur le fond de cette observation, l'on ne peut qu'inciter le monde économique à s'instruire de ce que Bataille a voulu faire, car le lire, en la radicalité de ses positions, aussi contradictoires, inconfortables voire gênantes soient-elles, incontestablement a le mérite d'éveiller. Et de nous éveiller entre autre à notre propre humanité, aussi contradictoire soit-elle, en particulier en faisant en sorte que, d'une manière ou d'une autre, comme le formule Kojève, notre propre mort nous « dise » quelque chose.

La question devient sur ce plan, de savoir en quoi l'ensemble que devait constituer *l'Essai d'économie générale*, comprenant *La Part maudite* et *L'Histoire de l'érotisme*, peut être utile à un management « sain », c'est-à-dire le moins servile possible. Cette question de la liberté possible dans un monde économique plutôt aliénant est évidemment capitale pour l'avenir de notre humanité.

Remarquons enfin que le seul intitulé du deuxième ouvrage du projet d'une économie générale fait signe vers une part de l'oeuvre de Bataille qui ne tient pas seulement d'essais, mais tout autant de fictions, de littérature, ou d'art. Or, c'est sur ce plan sans doute qu'il faut approcher Bataille avec la plus grande attention et le plus grand respect. Car c'est sans aucun doute dans la radicalité de ses oeuvres littéraires que Bataille révèle son engagement entier en direction d'une lucidité sans faille. La réponse à la question que nous posons de sa cohérence eu égard à ses affirmations reçoit sans hésitation une réponse positive. S'il y a « réfutation » du Système du savoir à la manière dont Kojève en pose la question à la fin de sa « Préface à l'oeuvre de Georges Bataille »¹², il s'agit d'une « réfutation » en acte, par le « geste » en quoi consistent la vie et l'oeuvre de Bataille, et non d'une

¹⁰ Cf *L'Arc*, n° 44, mai 1971.

¹¹ Alexandre Kojève se disait en effet « philosophe du dimanche », consacrant les semaines de travail à la DREE. Marco Filoni en a judicieusement fait le titre de son ouvrage *Le philosophe du dimanche, La vie et la pensée d'Alexandre Kojève*, Gallimard, 2010.

¹² Kojève formule ainsi : « Quoi qu'il en soit, les pages qui vont suivre se situent au-delà du discours circulaire hégélien. Reste à savoir si elles contiennent un *discours* (qui aurait, dans ce cas, la valeur d'une réfutation) ou si l'on y trouve une forme verbale du Silence contemplatif. Or, s'il n'y a qu'une seule façon possible de dire la Vérité, il y a des façons innombrables de la (se) taire. »

: .

réfutation en paroles ou sur le plan du discours. Ce qui tient d'une réfutation remarquons-le, éminemment « souveraine » au sens de Bataille, ce qui est parfaitement cohérent avec ce qu'il dit de la tension entre Savoir et Non Savoir.

III. Ouverture : temps, éternité, et éthique de l'instant

L'ensemble de ce qui précède indique une voie de sortie de la tension susceptible d'affecter les conséquences existentielles de la notion kojévienne de « Fin de l'Histoire ». autrement dit, la proposition de Bataille est propre à nous aider à assumer que l'Histoire est finie, en en faisant cependant, loin de la source d'un nihilisme mondialisé, le terreau d'une vie pleine et entière. Voyons brièvement en quoi et comment.

Sans qu'il s'agisse d'affadir l'enseignement de Bataille, qui va délibérément aux confins du supportable – par excellence lorsqu'il présente dans *Les larmes d'eros* les photographies du condamné politique chinois maintenu conscient par de l'opium pendant son dépècement¹³ -, l'on doit souligner ceci. Ce que vise Bataille, ce dont il cherche l'impossible réalisation – ultimement se voir soi-même mourir – tient bien d'une expérience mystique comme il le dit à mainte reprise dans *L'expérience intérieure*. A proprement parler indicible, l'expérience mystique au moment de son épreuve, est saturation de sens par non-sens, savoir par non savoir. Disponibilité pure. Du propre aveu de Bataille, l'ensemble de *L'expérience intérieure* a quelque chose d'artificiel, car il veut de son expérience faire un livre – quelque chose qui tient du discours, et vient contre-dire son effort. La seule partie totalement sincère du livre en est la deuxième, intitulée « Le supplice ». Qu'y présente Bataille ? Il présente son auto-mutilation intérieure, celle à laquelle Hegel ne s'est pas adonné. Rappelons le propos dans « Hegel, la mort, et le sacrifice » :

« Hegel gagna, vivant, le salut, tua la supplication, *se mutila*. Il ne resta de lui qu'un manche de pelle, un homme moderne. Mais avant de se mutiler, sans doute il a touché l'extrême, connu la supplication : sa mémoire le ramène à l'abîme aperçu, pour l'annuler ! Le système est l'annulation. »

Hegel se mutila ultimement de ne pas se mutiler, il se mutila en perdant le contact avec l'extrême. Bataille se maintient dans le contact avec l'extrême. Il est toute sa vie l'effort d'un tel maintien – c'est là ce qui sur le fond d'irréductibles contradictions, sature sa vie de sens. C'est son éthique. On peut ainsi lire à peu près aux deux tiers de « Supplice » :

« Le non-savoir dénude.

Cette proposition est le sommet, mais doit être entendue ainsi : dénude, donc *je vois* ce que le savoir cachait jusque-là, mais si je vois *je sais*. En effet, je sais, mais ce que j'ai su, le non-savoir, le dénude encore. Si le non-sens est le sens, le sens qu'est le non-sens se perd, redevient non-sens (sans arrêt possible). »¹⁴

Qu'il le sache ou non, Bataille est ici sur un certain plan très proche de la notion taoïste de « non agir ». Il s'agit d'une disponibilité entière à ce qui vient – sans affectation d'une valeur quelconque à ce qui peut venir. *Que sera sera*. Tout est à recevoir, le pire comme le meilleur. Ici, l'attitude est plus pertinente que quelque discours que ce soit, discours aux confins duquel l'on se trouve d'ailleurs : on est, sur le plan de la logique, au niveau d'une *incomplétude* radicale, ou de *l'indécidable*. Savoir et non savoir basculent irréductiblement l'un dans l'autre sans que cela puisse prendre sens autrement qu'en terme d'expérience vécue. Encore une fois, le vécu d'une disponibilité totale à ce qui vient.

Si, parce qu'il est enfant de Nietzsche, et par l'intermédiaire de Kojève, de Husserl, de Heidegger et de Hegel, Bataille articule le geste entier qu'est son œuvre en insistant sur l'inséparabilité entre l'horreur, le désir et la jouissance, il n'affirme sur un certain plan pas autre chose qu'une éthique : celle du courage d'une décision à une lucidité totale, à une acceptation totale de ce qui est. Consentement absolu à l'inséparabilité de l'horreur et de la jouissance, ou de la tragédie et de la comédie. En quoi cette décision à un consentement absolu qu'il exprime en particulier au travers de sa pensée de

¹³ Pauvert, 1961.

¹⁴ *L'expérience intérieure*, p 66.

l'érotisme et de ses romans et nouvelles érotiques nous sont d'une aide quelconque pour assumer la Fin de l'Histoire sans sombrer dans un universel nihilisme ?

L'une des difficultés disons de compréhension, mais plus profondément existentielles majeures qui résulte de l'affirmation kojévienne de la Fin de l'Histoire tient dans le rapport que nous entretiendrions au passé. Si l'Histoire est finie, il n'y a plus d'avenir au sens fort, plus rien de nouveau, de significatif n'est désormais à venir. Il y a de quoi douter plus que fortement du sens de la vie.

Mais si on lit attentivement Kojève, par exemple son *Esquisse d'une phénoménologie du Droit*, l'on s'aperçoit qu'il glisse entre les lignes l'idée que la succession temporelle entre les justices des Maîtres, puis des Esclaves, enfin des Citoyens ne tient en rien d'une succession chronologique disons « mécanique ». Par exemple, la justice fondée sur le principe d'équivalence propre aux Esclaves existe « en fait » partout et toujours, depuis l'avènement même de l'humanité. De la même façon, celle des Maîtres et celle des Citoyens. Ceci, à des degrés variables selon les époques. L'enjeu de cette observation est que, une fois comprise, l'on peut dire que l'Histoire a toujours déjà été terminée. Une fois révélé, le sens de l'Histoire vaut *ex post*, saturant de sens les temps où tout ne semblait qu'un conte « rempli de bruit et de fureur et raconté par un idiot ». L'effet paradoxal de cette « annulation » *ex post* du temps, est la concentration à chaque instant de la totalité du sens. Cela dépend-il encore cependant de chacune et chacun, c'est-à-dire de la manière dont l'on peut s'approprier le sens – ou non.

Kojève suggère ce qui précède dans l'*Introduction à la lecture de Hegel* de la manière suivante :

« Tant que durent le Temps, l'Histoire et l'Homme, l'Etre-révéle est conçu comme un Esprit *transcendant* ou divin. Et la suppression de la *transcendance* de l'Esprit (qui entraîne la suppression de la Théo-logie) marque la *fin* du Temps, de l'Histoire et de l'Homme. Mais c'est seulement à la fin *du* Temps que se révèle la Réalité, qu'apparaît en d'autres termes la Vérité. Car, en réalité ou en vérité, l'Esprit-Eternité est le *résultat* du Temps et de l'Histoire : il est l'*Homme* mort, et non un Dieu ressuscité. Et c'est pourquoi la *réalité* de l'Esprit éternel (ou absolu) est non pas un Dieu transcendant vivant dans le Ciel, mais un Livre écrit par un homme vivant dans le Monde naturel. »

Que l'Eternité soit le « résultat » du Temps, implique que chacune et chacun peut, en comprenant l'Histoire, se comprendre comme embrassant la totalité du sens *ici et maintenant*. La durée du temps qu'il a fallu pour que soit révélé le sens de l'Histoire est à chaque fois ramassée par chacune et chacun au moment de la compréhension que l'Histoire est finie, en libérant absolument ma relation à la vie qui est du même coup relation à la mort : « l'Esprit-Eternité est ... l'*Homme* mort ». Bien sûr Kojève n'est pas Bataille et ne dit donc pas la même chose que lui. Il ne nous semble pas en revanche excessif de lire Kojève d'un point de vue qui, par-delà la tenue du *discours* kojévien comme tel, renvoie lectrices et lecteurs au *vécu* existentiel du contenu de ce discours, comme à la concentration *hic et nunc* de son sens, lequel n'importe plus tant en ce qu'il « signifie » qu'en l'*expérience intérieure* qui en résulte. C'est sans doute cela que Bataille a en vue lorsqu'il affirme que sans le Savoir tel qu'il en hérita de Kojève, il aurait été incapable du Non-Savoir qu'il approcha toute sa vie. Il écrit par exemple dans *Le coupable* :

« J'aurais dû, sans Hegel, être d'abord Hegel »

Hegel tel que compris par Kojève joua décidément un rôle considérable dans sa vie et dans son œuvre. Bataille écrit ainsi encore à Kojève, peu de temps avant sa mort :

« Il s'agit de placer à la base même (ou à la fin) de la réflexion hégélienne une équivalence de la folie. Je ne saurai à vrai dire préciser ce dont il s'agit — ce dont il s'agira plutôt — qu'après l'avoir écrit. Mais cette sorte d'aboutissement me paraît impliqué dans le principe — sinon du hégélianisme — de son objet. » (lettre du 2 juin 1961)

Ce n'est peut-être pas de « folie » dont il s'agit de placer une équivalence à la base ou à la fin de la réflexion hégélienne. C'est peut-être plus simplement comme possibilité insigne d'une toute présence au vécu, sur le fond du « savoir », que le sens est possible. Une forme de *pathos* en moins par rapport à la « blessure » qu'est (que se veut pour lui être ?) la vie de Bataille.

Ajoutons, avant de finir, ceci, relatif à la pensée de Kojève telle qu'elle se présente dans certains textes encore inédits, en contrepoint de son Athéisme de jeunesse.

*

Sans doute contrairement à ce que Bataille a pu savoir de l'œuvre de Kojève sur la base de la précoce *Introduction à la lecture de Hegel*, le silence sous toutes ses formes fait partie du Système du savoir au sens de Kojève. Aussi discursive soit la sagesse, elle doit tout autant parler de la possibilité de parler – et en particulier de dire tout ce qu'on peut dire sans se contredire –, que des « autres » du discours, ou du silence sous toutes ses formes. La sagesse doit en particulier parler des formes de discours qui n'ont pas vocation à dire la Vérité comme telle, mais plutôt à participer de la vie tout court. C'est là le discours « Pratique » ou « élémentaire », en sa différence d'avec le discours ou tous les discours « théoriques » qui se donnent pour but « tout court » de dire la vérité.

Or, parmi les inédits de Kojève se trouve la présentation d'un tel Discours « pratique » ou « Élémentaire » en deux versions différentes. Dans la deuxième version de ce texte, l'on trouve en particulier ceci :

« La première actualisation du Discours proprement dit, c'est-à-dire émis et compris consciemment et volontairement en tant que Discours, est le Discours élémentaire ou pratique s'actualisant (dans une situation donnée) dans le mode théique de la Prière. »¹⁵

Le premier discours « pratique » ou « élémentaire », à l'origine de *tout* discours possible donc futur, est la Prière. Pour le dire autrement, et c'est ce que Kojève avance dès *L'athéisme*, le premier discours humain est théiste :

« Quoique nous ne sachions rien sur le « premier » théiste, n'est-il pas naturel de supposer que Dieu s'est ouvert à lui pour la première fois au moment d'un danger mortel, que la « première » prière fut le cri d'une terreur mortelle adressé à Dieu ? Il est clair et évident que Dieu n'est pas une « projection » du désir de l'homme (Feuerbach, Schopenhauer), que le théisme n'est pas une invention ou une construction consécutive à la peur – si Dieu ne s'était pas ouvert au « premier » théiste au moment du danger mortel, alors le cri de celui-ci serait resté un cri et n'aurait pas été la « première » prière. »¹⁶

Or, dans le *Discours élémentaire* écrit quelques vingt ans après *L'athéisme*, Kojève dit que la première Prière est sans doute le fait d'une femelle - devenant de ce fait Femme - voulant s'interposer entre deux mâles luttant pour la reconnaissance (devenant de ce fait Hommes). La « compagne » de celui qui est en passe de renoncer au prestige au profit de la vie – le futur Esclave – aurait poussé le premier « cri » justement dit « inchoatif » par Dominique Pirotte¹⁷, pour implorer la grâce du futur Maître capable de mourir pour la reconnaissance. Autrement dit, le langage – qui ne tient dès lors plus du seul « code » et devient le moyen « miraculeux » de *symbolisation* par quoi passe l'Entendement – est là réputé originairement le fait d'une Femme et non d'un Homme. Le langage naît donc d'une Femme, comme Prière et donc comme position *théiste*. Or, si on lit bien Kojève, l'on voit que le théisme déborde l'Histoire (entendue au sens strict, cf ci-dessous) avant et après elle. Ce n'est en effet pas parce que les « sages » savent que la sagesse discursive implique un athéisme radical – c'est-à-dire

¹⁵ *Discours élémentaire (Prière, Ordre, Commandement, deuxième version)*, p 513.

¹⁶ *L'athéisme*, p 186 (Gallimard, 1998).

¹⁷ *Alexandre Kojève, Un système anthropologique*, PUF, 2005.

l'invalidation définitive du théisme sur le plan *théorique* ou de la connaissance -, que le théisme devient *en pratique* impossible, éventuellement au contraire¹⁸. C'est sur le fond de cette dernière observation que l'on peut lire le propos de Kojève au sujet de la Pré et de la Post-Histoire. Toujours dans le *Discours élémentaire*, il dit ceci :

« ... nous devons distinguer l'Histoire au sens étroit ou propre du terme, de l'Histoire au sens large, en disant que celle-ci « déborde » celle-là dans sa durée-étendue. Nous dirons que l'Histoire proprement dite est précédée d'une Pré-Histoire et suivie d'une Post-Histoire, l'ensemble de la Pré-Histoire de l'Histoire et de la Post-Histoire constituant l'« Histoire » au sens large, qui n'est rien d'autre que l'ensemble des Discours quels qu'ils soient ou le Discours en tant que tel. »¹⁹

Bien finie ou non, l'Histoire « proprement dite » revient donc à l'avènement de la prise de conscience du caractère irréductible et définitif d'un *α*-théisme radical. Et « sous » cette Histoire, avant, pendant et après elle, faisant partie de l'Histoire « au sens large », *perdure* le théisme. Or si, originairement, le théisme tient bien du « féminin », on peut dire que l'Histoire « proprement dite » est à dominante « masculine »²⁰, quand l'Histoire « au sens large » enveloppe les deux sexes ou les deux sexualités²¹.

Si c'est sur la voie d'une compréhension pleine et entière de l'Homme *au sens générique du terme* que l'on veut se placer, alors il faut - que l'on admette ou non que l'Histoire « proprement dite » est finie - se tenir sur le plan de l'Histoire « au sens large ». C'est peut-être celle-là qu'avait en vue Bataille lorsqu'il se penchait sur l'érotisme comme l'une des formes les plus achevée, en toutes ses ambivalences, de l'être-au-monde de l'Homme – entendu génériquement – comme négativité, aussi « sans emploi » fût-elle.

*

Que Bataille se trompe sur le compte de sa propre pensée, en n'y voyant qu'un rapport à l'extrême, n'est pas impossible. C'est toute notre époque qui est ainsi habitée de l'extrême.

Rappelons l'impossibilité qu'il constate lui-même d'une souveraineté absolue, impossibilité que nous avons relevée en commentant « Hegel, la mort, et le sacrifice ». Laquelle impossibilité nous a conduits à l'hypothèse d'un « salut » ou d'une médiation possible entre souveraineté et servilité d'une part. La proximité de la disponibilité entière à ce qui vient qu'approche Bataille avec l'« agir du non agir » taoïste oriente également en direction d'une forme de tempérance avec laquelle peut être considérée

¹⁸ Nous renvoyons ici aux effets délétères sur le plan existentiel du savoir que l'Histoire est finie. Sur ce point, voir par exemple la discussion de la question par Philippe Sabot in *Le Portique* (29/2012), « Bataille entre Kojève et Queneau : le désir et l'histoire ». Qu'il ait tort ou raison sur le fond, on peut dans un horizon straussien s'interroger sur la pertinence de la part de Kojève d'avoir entre autre laissé publier son *Introduction à la lecture de Hegel*, ou la proposition selon laquelle l'Histoire est bel et bien finie.

¹⁹ p 355 - 356.

²⁰ Il faut plutôt entendre ici « virile » que « masculine », étant entendu que les deux notions ne se recouvrent pas. Le « viril » dont éminemment celui de la Lutte anthropogène est le propre des hommes mâles, quand le « masculin » est l'une des deux sexualités dont tout individu est fait, quel que soit son sexe. La « virilité » propre à la lutte n'est par ailleurs pas la même que la virilité universelle et spécifiquement « moderne » en son déploiement propre au travail. Pour une présentation détaillée de ces différentes notions, cf la *Phénoménologie des sexualités* (op. cit.), que l'on peut aborder à partir du lexique.

²¹ Nous approchons ce point dans la présentation que nous avons proposée de *L'athéisme*, de la manière suivante : « L'anthropologie de la négativité implique à ses côtés une anthropologie théiste irréductible. Ainsi la notion d'Etat universel et homogène, qui symbolise sur le plan politique la Fin de l'Histoire, est-elle une notion fondée sur une anthropologie partielle – disons pour suivre l'auteur du « Discours élémentaire » exclusivement virile. Et l'on peut dire que, parce qu'elle enveloppe et le théisme et l'athéisme, l'anthropologie de l'athéisme est donc finalement plus complète et plus « politique » que ce que nous avons pu supposer dans un premier temps. » *L'athéisme*, présentation, p 45.

la possibilité d'une toute présence à ce qui vient – quel que soit le contenu de ce qui vient, qu'il tienne du tragique ou du comique.

Autrement dit, une lecture *tempérée* de l'œuvre de Bataille, du geste entier en quoi consistent sa vie et ses écrits est à même, sur le fond de la lucidité entière eu égard à la possibilité de toute tragédie, donc sans le trahir, de nous enseigner de nouveau ce que peut être une éthique de la toute présence à *chaque instant* à ce qui est. Laquelle éthique à la fois nous réveille du « sommeil dogmatique » d'une vie managériale abrutie, aliénée, et nous met en demeure de prendre à bras le corps – notre mort, et entre-temps nos vies, et nos responsabilités.

ESSEC Business School

3 avenue Bernard-Hirsch
CS 50105 Cergy
95021 Cergy-Pontoise Cedex
France
Tél. +33 (0)1 34 43 30 00
www.essec.edu

ESSEC Executive Education

CNIT BP 230
92053 Paris-La Défense
France
Tél. +33 (0)1 46 92 49 00
www.executive-education.essec.edu

ESSEC Asia-Pacific

5 Nepal Park
Singapore 139408
Tél. +65 6884 9780
www.essec.edu/asia

ESSEC | CPE Registration number 200511927D
Period of registration: 30 June 2017 - 29 June 2023
Committee of Private Education (CPE) is part of SkillsFuture Singapore (SSG)

ESSEC Afrique

Plage des Nations - Golf City
Route de Kénitra - Sidi Bouknadel (Rabat-Salé)
Morocco
Tél. +212 (0)5 37 82 40 00
www.essec.edu

CONTACT

Research Center
research@essec.edu